

XYZ. La revue de la nouvelle

La main

Jean-Pierre Mercé



Numéro 29, printemps 1992

Écrans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3708ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mercé, J.-P. (1992). La main. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (29), 67–71.

LA MAIN

JEAN-PIERRE MERCÉ

It's a tale told by an idiot, full of sound
and fury, and signifying nothing.

W. Shakespeare, *Macbeth*

A lors voici : je ne suis pas un mauvais sujet. J'ai un grand cœur même. Mais il est stupide parfois. Il ne faut s'étonner de rien, juste essayer de me comprendre un peu. Ou alors, allez tout de suite vous acheter un journal à sensations et ne me lisez plus. C'est simple.

C'était pas une belle main. En fait, c'était une main qui avait été belle, mais qui, par suite d'un vieillissement dessiccateur, ainsi que taches brunes et plis divers, était plutôt moche et ratatinée et c'est dommage. Enfin, bon. Alors voici : la main est sur le lit et elle attend. Ça, c'est le début, la première image, là où le générique défile. Après le générique, si on laisse le regard poursuivre son petit bonhomme de chemin et remonter vers le poignet, puis vers l'avant-bras coude épaule cou, il parvient au visage. Ledit visage nécessitant un changement de paragraphe parce que là, ça se corse.

Alors voici : il y a deux yeux. Sont grands, verts ou bruns selon l'éclairage mais très beaux. Il y a des paupières aussi, boursouflées, mais c'est la fatigue et la vieillesse, elles n'ont pas toujours été comme ça. Enfin, bon. Il y a des rides, crevasses épouvantables, cisillant le front. Des oreilles, à gauche à droite, un peu en bas du front. Il y a un nez. Petit. Il remue quand la bouche cause juste à l'étage inférieur. Les lèvres sont pleines, bien dessinées. Quand elles étaient plus jeunes, elles devaient appeler le bouche-que-veux-tu palpitant. Maintenant, entre les joues, il y a des dents un peu

pourries, une prothèse dentaire, un peu plus loin, il y a la lulette puis la gorge et puis là, censuré, parce que ça devient trop intime. Des cheveux. Miracle de la teinture car, autrement, chevelure blanche depuis des lustres. Clairsemée un chouïa sur le dessus. Et puis, émanant du visage, une voix. Grave, éraflée par deux paquets de clopes quotidiens depuis trente ans. Léger accent indéfinissable à mes oreilles. Gros accent anglais pour les oreilles d'autrui, en général. Là, travelling sur le reste du corps. En ce moment, allongé, le corps. Sur le côté, genoux repliés. Va pas très bien. De temps en temps, il spasme un peu pour cause de quinte de toux. À l'intérieur, l'estomac déconne. En fait, beaucoup d'organes qui déconnent, mais personne le sait à part vous maintenant, ce qui prouve que les lecteurs ont toujours droit à du pré-digéré. Enfin, bon. Puis, travelling sur la chambre. Alors voici : quatre murs, un lit, deux tables de chevet, une commode, deux chaises, des photos tristes car suspendues tristement sur les murs, une fenêtre qui donne sur la nuit.

Puis, gros plan sur la MAIN.

Voilà.

Changement de paragraphe pour cause de dramatisation. (Vous suivez toujours ? Sinon, journal à sensations, je vous l'ai déjà dit.)

Alors voici : la main se trouve à une vingtaine de centimètres de la cuisse droite du narrateur (qu'on ne voit pas à part sa cuisse repliée sur le lit. Au foyer, l'image, s'il vous plaît. Voilà.) Musique : petit motif en *fa* mineur des cordes avec hautbois une tierce au-dessus, et léger mouvement contrapuntique du piano. Main et cuisse en plan rapproché. La main attend, légèrement crispée. Des voix *off* se mettent à murmurer : une féminine, grave et éraillée et british, l'autre, masculine, grave aussi, mais douce et pénétrante. Alors bon, petit train-train à deux voix. Faut comprendre : ce sont des platitudes qui se disent. J'y peux rien. C'est comme ça que ça s'est passé. Pluie beau temps c'était bien ta visite mais trop courte oui je sais mais faut que je parte je reviendrai oui bien sûr mais oh ce que tu tousses quand même ça va pas hein oh je me sens très fatiguée mais ça va passer...

Vous voyez le genre ?

Pendant ce temps, la main rabougrie sur le lit attend de plus en plus. Elle voudrait que la main du narrateur surgisse dans le champ de la caméra et la prenne et la serre, tout plein d'amour. C'est visible. Enfin, c'est visible parce que je vous le dis, mais vous pouvez me faire confiance.

Musique en crescendo, de plus en plus dramatique.

Et puis là, hop! plus de musique. Travelling arrière. La main décatie s'en va. Il n'y aura pas eu de contact avec la main du narrateur. Durée totale de la scène : environ 45 secondes.

Vous voyez la ligne là. Oui? Bon, eh bien, on la saute.

C'est un court métrage, en fait. Deux scènes. La première est finie. On passe à la seconde. Logique.

Alors voici : c'est une semaine plus tard. Cent soixante et onze heures pour être précis. Bon. C'est encore une chambre. Quatre murs, un lit. Vous suivez? Mais c'est blanc. Tout est blanc. Même le visage du narrateur que l'on voit enfin et vraiment vous vous dites : « Il est blanc comme un linge! » Vous voyez que je vous mens pas. Enfin, bon. Côté musique, c'est dans le genre dodécaphonique répétitif. Alors voici : dans les basses, une espèce de pompe qui fait des bruits de succion très chouettes. Dans le baryton-ténor, en sourdine, des pulsations : POUM-poum poum-POUM POUM-poum. Très arythmiques quand même. Normal, c'est du contemporain. Dans le soprano, un bip-bip perçant. Éclairage : un signal lumineux qui accompagne le bip. C'est du multimédia. Rudement soigné.

En plus, tenez-vous bien, il y a des odeurs. Superbe combinaison olfactive : un bon peu d'éther en arrière-nez ; tapissant les narines, un vague, vague relent de mammifère en putrescence ; puis, voguant autour de la chambre, une exhalaison de selles ; enfin, suintant des murs, des draps, des tuyaux, des solutés, bref, de tout ce salmigondis hippocratique, le parfum tenace de la mort.

Plan suivant.

Alors voici : sur le lit, un corps. En haut du corps, un visage. C'est le même que celui de la semaine d'avant. Mais c'est pas le même. Vous me suivez? Bougez pas, j'y arrive.

D'abord, les yeux sont ouverts. Grands ouverts. En permanence. On dirait des yeux de poisson mort. Comme écrasés. Vides. De sens et d'essence. Avec une fine pellicule de je-sais-pas-quoi sur le blanc. Des larmes ? Peut-être bien. Puis, le nez. Aplati. Rendu négroïde. Avec un mince tuyau qui enfile négligemment la narine droite. N'oublions pas la peau: blémissement verdâtre. Et le reste du corps qu'on dirait qu'il a perdu la moitié de son volume. Et le visage, bordel, si complètement déformé qu'on le croirait centrifugé par la NASA et pour l'éternité.

MEEEEERDE!!!!

C'était un cri intérieur. Parce qu'il faut pas gueuler en général dans les hôpitaux. Mais, vous comprendrez que, des fois, il est des spectacles qui vous perforent les entrailles et vous donnent envie de vomir votre âme.

Enfin, bon.

Là, encore un gros plan sur la main ratiboisée. La seconde d'après, main jeune et gaillarde du narrateur qui prend la main ratiboisée. Et qui la serre comme on s'agrippe à une bouée.

Trois heures plus tard. Même chambre, mêmes personnages. Bip-bip faiblissent. Comme, dans un western, un galop de cheval qui court de plus en plus vers le lointain. Sauf que là, rien de grandiose. Pas de CinemaScope, ni de Technicolor: juste la mort, toute petite et mesquine et silencieuse. Bip

Bip

Bip

Bip

(...)

Suis orphelin. C'est ça que je me suis dit une fois résonné le dernier bip et immobile le zéro pointé sur le compteur à battements cardiaques super-moderne.

Alors voici: suis pas un mauvais sujet. Mais sa main, j'ai pas voulu la prendre. Geste insignifiant. La tendresse, des fois, ça ose pas. J'ai un grand cœur pourtant. Mais là... Je savais pas qu'une semaine plus tard... Elle non plus, d'ailleurs.

Faut comprendre.

Fondu au noir.

Musique de circonstance (le requiem de Mozart, par exemple. Mais surtout pas *Summertime* de Gershwin. Cherchez pas à comprendre).

Générique.

Qui s'arrête sur:

En mémoire de
Sarah Sutthery Mercé
1933-1989

Enfin, bon.

XYZ

DÉVELOPPEMENT ET RAYONNEMENT

de la

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

UN DÉFI POUR L'AN 2000

- Spécificité de la littérature québécoise
 - Mutation de l'écrivain
 - Avenir de la lecture
- Médiatisation et circulation de la littérature québécoise
- Industrie et économie du livre

Colloque présenté par

UNION

des écrivaines et écrivains québécois

les 11, 12 et 13 mai 1992

Université de Montréal
dans le cadre du Congrès de l'ACFAS

près d'une vingtaine d'ateliers, conférences et tables rondes

Inscription: 53,50 \$ Information: (514) 526-6653

Comité thématique:

ALQ, ANEL, AQPF, ASTED, ATTLC, CEAD, COMMUNICATION-JEUNESSE, CRELIQ, SODEP